

EDITÉ PAR
MARC-OLIVIER
GONSETH,
YANN LAVILLE
ET
GRÉGOIRE MAYOR

LA MARQUE UTE

MUSÉE
D'ETHNO
GRAPHIE



MEN, CH

MEN

La marque jeune

sous la direction de
Marc-Olivier Gonseth, Yann Laville et Grégoire Mayor



Exposition 28.06.2008 - 01.03.2009

Les publications accompagnant l'exposition *La marque jeune* ont été réalisées avec le soutien de La Loterie Romande et de la Société des amis du Musée d'ethnographie (SAMEN).

L'exposition *La marque jeune* a bénéficié du soutien de: Ville de Neuchâtel, Télévision Suisse Romande, Radio Suisse Romande, Fondation Paul Schiller, Fondation Roche et Forum suisse des migrations.

Edition : GoLM
Concept graphique : Nicolas Sjöstedt et Jérôme Brandt
Mise en pages : Atelier PréTexte Neuchâtel
Photographies : Alain Germond, © MEN, sauf mention contraire
Couverture : Gian Gisiger, Ecole d'arts visuels, Bienne
Collaboration : Roland Kaehr, Olimpia Caligiuri, Bernard Knodel, Marie-Christine Hauser
Impression : Imprimerie Juillerat & Chervet SA, St-Imier

Tous droits réservés

© 2008 by Musée d'ethnographie
4, rue Saint-Nicolas
CH-2000 Neuchâtel / Switzerland

Tél: +41 (0)32 718 1960
Fax: +41 (0)32 718 1969
secretariat.men@ne.ch
www.men.ch

ISBN 978-2-88078-032-6

SOMMAIRE

INTRODUCTION	8
Sur les traces de la marque jeune Marc-Olivier GONSETH, Yann LAVILLE et Grégoire MAYOR	10
L'ÂGE D'OR	16
Compagnons du Prophète: jeunesse, salafisme et rhétorique du renouveau au Caire Aymon KREIL	30
PÉRIL EN LA DEMEURE	38
La perception de la délinquance des jeunes au travers du traitement médiatique des faits divers et des réalités statistiques Olivier GUÉNIAT	46
COMME UN DISQUE RAYÉ	56
La jeunesse et les maux: le <i>Centre for contemporary cultural studies</i> au temps des sous-cultures Joël VACHERON	80
De l'esprit hippie à la culture punk Denis JEFFREY	90
1968, c'est passé ! Gianni D'AMATO et Katri BURRI	98
LE SALAIRE DE LA PEUR	110
Rites de contrebande d'une jeunesse contemporaine David LE BRETON	146
Tu ne danseras point ? David ROSSÉ	152
<i>Graffiti-writing</i>: à propos d'un fragment de ville-musée amnésique Marc TADORIAN	160

Résistance du défi	166
Virginie MILLIOT	
Tolstoï, la Bible et André the Giant: les ressources que la jeunesse se donne	174
Tania ZITTOUN	
RÉVOLTE PURIFIÉE	182
Du concept de sous-culture au référent sous-culturel: biographie d'un acteur sous-estimé	210
Alain MÜLLER	
La jeunesse et ses doubles: commentaires sur une prolifération idéologique datée et liens avec les musiques actuelles	216
Jean-Marie SECA	
L'art du DJ: du bricolage aux techniques professionnelles, la construction d'un métier	224
Claire CALOIROU	
Rave d'insertion	234
Ismaël GHODBANE	
LA JEUNESSE N'EST QU'UN MOT	240
La jeunesse – mythe moderne	248
Franz SCHULTHEIS	
Twenty three thoughts about youth	258
Howard S. BECKER	
Vingt-trois pensées sur la jeunesse	262
Howard S. BECKER	

LA JEUNESSE ET LES MAUX: LE *CENTRE FOR CONTEMPORARY CULTURAL STUDIES* AU TEMPS DES SOUS-CULTURES

Joël VACHERON

The social and political meaning of Youth Culture is not easy to assess: though their visibility has been consistently high, «Youth» appeared as an emergent category in post-war Britain, one of the most striking and visible manifestations of social change in this period. «Youth» provided the focus for official reports, pieces of legislation, official interventions. It was signified as a social problem by the moral guardians of the society – something we «ought to do something about». Above all, «Youth» played an important role as a cornerstone in the construction of understandings, interpretations and quasi-explanations *about* the period.
Hall et Jefferson 1976: 9

Chapitre 3

Retour sur une publication pionnière

Lorsqu'on évoque les questions liées aux sous-cultures, la Grande-Bretagne dispose incontestablement d'un statut privilégié. Depuis près de soixante ans, chaque décennie draine des cohortes qui cristallisent des esthétiques inédites. Même si les motivations semblent avoir considérablement changé, il suffit de se promener dans les rues londoniennes pour évaluer avec quelle ampleur les différentes modes sont présentes dans la réalité urbaine. En regard de cette pérennité, il n'est pas surprenant que la tradition sociologique britannique ait généré des études pionnières dans le domaine. Publié en 1976 en pleine effervescence punk, *Resistance through rituals: youth culture in post-war Britain*¹ offre un témoignage sans égal des sensibilités et des styles qui animaient les sous-cultures adolescentes durant cette période cruciale. Peu de temps avant l'avènement des chaînes musicales, ce projet visait à dresser un tableau distinctif de la jeunesse susceptible de compenser les représentations homogénéisantes et généralement stigmatisantes véhiculées par les médias généralistes de cette époque. D'une manière plus générale, *Resistance through rituals* reflète également une période transitoire durant laquelle les terrains, les objets et les concepts appliqués à l'étude des cultures populaires ont été renouvelés en profondeur. Exception faite de la tradition francophone, où ces recherches sont restées longtemps occultées, cette publication a largement participé à instituer la *jeunesse*, et plus précisément les sous-cultures jeunes, comme des objets légitimes en sciences sociales. Enfin, ce regard rétrospectif permet également de revenir

¹ Il ne s'agit pas ici de faire l'exégèse des différents textes qui composent *Resistance through rituals*. La longue élaboration théorique de Stuart Hall et Tony Jefferson (1976) intitulée «Subcultures, cultures and class» ainsi que la préface de la nouvelle édition (Hall 2006) vont servir de *balises prétextuelles* pour faire ressortir certaines conditions sociohistoriques et théoriques qui ont produit cet ouvrage précurseur.

sur les préoccupations constitutives des *cultural studies*, ou études culturelles. L'étude des sous-cultures constitue en effet une étape déterminante du *Centre for contemporary cultural studies* (CCCS), avant le double écueil du postmodernisme et du thatchérisme.

Vers de nouvelles (id)entités

Leisure was no longer simply a moment of rest and recuperation from work, the particular zone of family concerns and private edification. It was widened into a potential life-style made possible by consumerism. To buy a particular record, to choose a jacket or skirt cut to a particular fashion, to mediate carefully on the colour of your shoes is to open a door onto an actively constructed style of living. (Chambers 1985: 9)

La période de l'après-guerre constitue une étape transitoire essentielle dans les modes de vie quotidiens des franges juvéniles. Les nouvelles formes d'autonomie obtenues grâce au déclin de l'autorité parentale et à l'accroissement du pouvoir d'achat suscitèrent des marchés spécifiquement destinés à des publics avides de nouveaux marqueurs identitaires. Les loisirs n'étaient plus simplement un temps consacré au repos et à la récupération. Ils devenaient le moment privilégié pour l'affinement de styles de vie inédits rendus accessibles grâce aux nouveaux modes de consommation (Chambers 1985). Parallèlement à la mise à jour continue de biens courants, comme les vêtements, la presse ou les cosmétiques, une surenchère d'articles hétéroclites s'instituèrent progressivement comme des privilèges exclusifs de la «jeunesse».

Les musiques populaires, ainsi que les différents lieux et médias qui leur étaient rattachés, se sont imposées en tant que marqueurs essentiels pour affirmer des identités et des styles de vie alternatifs. Cet engouement sans précédent a permis à l'industrie musicale de jouer un rôle majeur dans l'élaboration et la diffusion de nouvelles tendances. A ce titre, l'émergence du rock'n'roll radicalisa cette propension aux affinités excluantes par l'adoption d'une attitude résolument conflictuelle (Bennett 2000: 36), situation inédite qui consolida de manière ostensible et décisive le fossé intergénérationnel.

Ce phénomène n'épargna pas l'Europe, en particulier la Grande-Bretagne, où se sont succédé de nombreuses sous-cultures juvéniles particulièrement spectaculaires. Cette profusion endémique ne tarda pas à être reprise et amplifiée par les médias généralistes qui en tirèrent rapidement profit. Traités d'un point de vue sensationnaliste, *punks*, *mods*, *teds*, *skinheads* ou *rastas* formaient une nébuleuse compacte qui suscitait des appréhensions vagues au sein de la population. Aussi bien dans les discours médiatiques que politiques ou autres, il était fréquent que ces différents groupes, à l'instar des communautés d'immigrés, soient directement associés à l'augmentation des problèmes de drogues, à l'insécurité, à la délinquance juvénile ou à une prétendue dépravation des mœurs.

Le terme *sous-culture* – utilisé depuis les années 1940 pour décrire des groupes d'individus dont les centres d'intérêt et les pratiques déviantes se distinguent de la masse – sera de plus en plus fréquemment employé pour qualifier ce phénomène. De façon schématique, les *contre-cultures* recouvraient généralement des groupes d'individus issus des classes moyennes caractérisés par leurs revendications contre l'ordre dominant. Quant aux *sous-cultures juvéniles* (youth subcultures), celles-ci renvoyaient plus spécifiquement aux jeunes issus des classes populaires ouvrières qui, en adoptant des *rituels* et des *styles* facilement identifiables, cherchaient en premier lieu à se positionner par rapport aux valeurs parentales. Comme le souligne Stuart Hall (2006: viii), durant la période de l'après-guerre, la *jeunesse* était globalement perçue comme «une métaphore du social». L'étude des sous-cultures juvéniles soulevait ainsi des questions sur le caractère contradictoire de tout changement culturel ainsi que sur les modalités variées à travers lesquelles peut s'exprimer la résistance.

Le CCCS entre en résistance

[Resistance through rituals] challenged some aspects of the so-called «affluence thesis», it took for granted that post-war affluence, the spread of the media, the birth of rock'n'roll, the new commercial popular culture, the early consumer revolution of the 1950's and 1960's, and what Richard Hoggart in *The uses of literacy* (1958) had called «Americanization» defined a new conjunctural moment. (Hall 2006: xxxi)

Fondé en 1964 à Birmingham, le *Centre for contemporary cultural studies* avait pour mission initiale de mettre en place des programmes de recherches visant à étudier les mutations touchant les cultures populaires durant la période de l'après-guerre en Grande-Bretagne. Une quarantaine d'étudiants postgrades, deux boursiers et trois salariés interagissaient dans cette structure résolument collégiale qui connut une période foisonnante de 1968 à 1979, sous la direction de Stuart Hall. Les chercheurs du CCCS contribueront à défricher des terrains jusqu'alors plutôt déconsidérés tels que les feuilletons télévisés, la littérature populaire, les supporters de football, les courants musicaux, les rapports de sexes dans les médias, la publicité ainsi que les phénomènes corrélatifs aux musiques populaires ou à la mode.

En suivant un modèle structuraliste, l'observation empirique des styles et des rituels exercés au sein des sous-cultures devait générer des considérations plus vastes à propos du contexte historique de cette période. Les recherches qui composent *Resistance through rituals* découlaient d'une série de workshops menés par le *Subculture group* du CCCS et elles révèlent de nombreux thèmes qui allaient par la suite singulariser les études culturelles. Le but était de développer des outils théoriques et méthodologiques communs pour analyser l'un des phénomènes les plus spectaculaires de la culture populaire anglaise de l'après-guerre.

L'influence de la *New Left* (Nouvelle Gauche) et les questions de classe ont joué un rôle prépondérant dans l'élaboration de ces modèles théoriques. En effet, le CCCS s'inscrivait dans la ligne directe d'intellectuels apparentés au néomarxisme britannique tels que Edward Palmer Thompson, Raymond Williams et surtout Richard Hoggart, qui fut le premier directeur du centre. A la différence des positions défendues par l'Ecole de Francfort, la tradition néomarxiste britannique s'intéressait à relever les pratiques et les rituels émancipatoires mobilisés au sein des classes ouvrières. Les loisirs et les biens courants injectés dans les circuits de consommation de masse étaient ainsi considérés à travers leur potentiel à se transformer en sites de résistance.

En s'inscrivant dans cette filiation, le CCCS envisageait de transposer la vulgate de la lutte des classes aux modes de vie quotidienne de l'après-guerre. L'étude de la condition des sous-cultures devenait un prétexte pour remettre en cause certaines «théories embourgeoisées» (Hall et Jefferson 1976) selon lesquelles la société anglaise tendait à perdre toute distinction de classe. La «jeunesse» servait facilement de modèle pour appuyer ce type d'argumentation homogénéisante. Dans la foulée des spéculations économiques de l'après-guerre, cette catégorie apparaissait bien souvent comme un exemple parfait d'uniformisation transcendant les hiérarchies traditionnelles. Le CCCS contestait vigoureusement de telles propositions et défendait l'hypothèse selon laquelle les styles adoptés par les sous-cultures constituaient plutôt un éventail de réponses et de réactions directement liées aux distinctions de classes (Hall et Jefferson 1976: 47).

D'un point de vue méthodologique, le CCCS s'inspirait largement des études sur les questions de déviance et de délinquance juvéniles initiées par l'Ecole de Chicago. En dégagant les diverses relations d'interdépendance, l'approche interactionniste cherchait notamment à faire ressortir comment des comportements présumés déviants étaient *normalisés* au sein de différents sous-groupes. Des études originales, par exemple *Street Corner Society* (1943) de William Foote Whyte ou *Outsiders* (1963) de Howard Becker, établirent l'observation

participante comme un préalable nécessaire pour dépasser les relents scientifiques qui régendaient encore les approches sur la délinquance juvénile. Cette influence est notable dans les observations concises qui composent la partie «ethnography» et dans lesquelles Dick Hebdige (1979) s'intéresse notamment aux *mods* et aux *rastas*, Tony Jefferson définit le *style prolétarisé* des Teddy Boys, John Clarke (1976) relève les préoccupations territoriales et communautaires des *skinheads*, ou Paul Willis (1978) évoque les usages différenciés des drogues dans des groupes de *bikers* et des communautés *hippies*.

Enfin, *Resistance through rituals* est marqué par l'ascendant de théoriciens rattachés au structuralisme. Ainsi, il est souvent fait mention des travaux de Roland Barthes, de Louis Althusser, de Claude Lévi-Strauss ou d'Antonio Gramsci dont la formulation de l'hégémonie a eu une influence déterminante dans l'analyse des systèmes sous-culturels.

Panique hégémonique

The relations *between* classes, the experience and response to change *within* different class fractions, is now seen as the determining level. However, the subculture is seen as one specific *kind of response*, with its own meaning structure – its own «relative autonomy». (Hall et Jefferson 1976: 35)

Dans la perspective néo-marxiste du CCCS, le pouvoir s'instaure moins de façon brutale et coercitive qu'à travers le «champ sémantique», par différentes microprocédures de négociation, d'intégration ou de concession aboutissant à naturaliser la hiérarchie sociale. Le pouvoir d'une classe peut ainsi être consolidé grâce à des séries d'assentiments réciproques entre des individus ou des groupes d'individus (Procter 2004: 26). Toutefois, dans la mesure où il reste largement abstrait, ce pouvoir offre aussi des biais à l'interprétation, au détournement et à la renégociation de statut. D'après Stuart Hall, les classes ouvrières britanniques ont gagné beaucoup de terrain après-guerre en utilisant la discussion plutôt que l'opposition révolutionnaire classique. Une des conséquences de cette évolution a paradoxalement été la transition d'une logique de consentement mutuel vers des modalités d'affrontement plus dures et les élites ont dû revenir à des moyens coercitifs plus ouverts afin de garantir l'ordre social qui les avantageait. Tout au long des années 1970, un tel contexte fut donc propice à l'avènement de formes de résistances inédites.

Dans une étude pionnière sur les teddy boys et les *mods*, Stanley Cohen (2003) analysa cette situation endémique dans *Folks devils and moral panics*. Selon lui, les *folks devils* renvoyaient à la charge «diabolique» qui était fréquemment associée aux sous-cultures durant cette période de récession. Accusées aussi bien du déclin des valeurs familiales, de la corruption des mœurs et, globalement, de l'état de précarité du pays, les sous-cultures remplissaient un rôle de bouc émissaire privilégié pour apaiser l'anxiété de la population. L'expression *moral panic*, quant à elle, recouvrait l'ensemble des conditions, des événements et des divers mécanismes d'étiquetage, ou de *labelling*, qui nourrissaient l'augmentation graduelle de l'affolement (Cohen 2003: 1).

C'est à partir de tels constats que les membres du Subcultural Group envisagèrent d'opérer le décodage des différentes étiquettes accolées aux courants les plus spectaculaires de cette époque et de faire ressortir les modes de résistance et les pratiques propres à des groupes encore considérés comme déviants. Les sous-cultures étaient ainsi envisagées comme des *sortes de réponses pour gagner de l'espace*. Le week-end, les clubs, les concerts, le shopping ou les virées étaient autant de *rituels* permettant de s'octroyer une *autonomie relative* (Hall et Jefferson 1976: 26) susceptible d'infléchir les réalités contraignantes d'un environnement en pleine mutation.

Le recours aux classes imaginaires

It seems to me that the latent function of subculture is this: to express and resolve, albeit «magically», the contradictions which remain hidden and unresolved in the parent culture. [...] Mods, parkas, skinheads, crombies, all represent, in their different ways, an attempt to retrieve some of the socially cohesive elements destroyed in their parent culture. (Cohen 1994: 53)

Dans une étude marquante menée dans des quartiers populaires de l'est de Londres, Phil Cohen avance que l'émergence des sous-cultures visait essentiellement à compenser les altérations qui avaient touché les communautés ouvrières anglaises de l'après-guerre. Dans son ensemble, la classe ouvrière étant confrontée aux mêmes changements socio-économiques, les formes de résistance exprimées dans de telles sous-cultures ne s'opéraient pas directement à l'encontre de la culture parentale. Les différentes valeurs véhiculées dans la plupart de ces groupes participaient, selon lui, à restaurer «magiquement» les éléments de cohésion sociale dont la génération de leurs parents avait été privée (Cohen 1994: 54).

La fonction des sous-cultures visait avant tout à compenser des lacunes ou à résoudre certaines contradictions héritées de la génération précédente. En parlant des *mods*, Phil Cohen défend l'hypothèse que leur style, fondé notamment sur l'achat d'habits onéreux, permettait de créer une *relation imaginaire* avec les styles de vie des cols blancs (Cohen 1994: 228). Toutefois, dans le même temps, leur manière de s'exprimer en *argot* réactivait une culture langagière abandonnée par leurs parents. Ce recours à des substituts idéalisés a été largement mis en œuvre dans le courant *skinheads*. En se *re-présentant* une communauté ou un territoire exempt d'immigrés ou de spéculation immobilière (Hall et Jefferson 1976: 45), ceux-ci radicalisaient des valeurs de classe *perdues* auxquelles leurs parents n'avaient jamais véritablement souscrit.

Cette filiation revendiquée contredit l'argumentation médiatique qui, paradoxalement, amplifiait des attributs strictement oppositionnels et spectaculaires tout en préconisant l'extinction des distinctions de classes. De surcroît, les travaux de Phil Cohen allaient permettre de spécifier la double articulation à partir de laquelle une sous-culture peut être définie. A savoir *réactualiser* des valeurs et des rituels issus de la culture parentale et *constituer un style* distinctif qui subvertisse ostensiblement des biens de consommation traditionnellement destinés aux classes supérieures.

La logique des styles

The punk wore clothes which were sartorial equivalent of swear words, and they swore as they dressed – with calculated effect, lacing obscenities into record notes and publicity releases, interviews and love songs. Clothed in chaos, they produced Noise in the calm orchestrated Crisis of everyday life in the late 1970s. (Hebdige 1979: 128)

Toutefois, ces différents effets ne font sens qu'une fois inscrits dans un *système symbolique* à travers lequel chaque élément pris séparément permet de signifier plus largement les valeurs associées au groupe. Une sous-culture est par définition identifiable grâce à un *style* apte à rassembler des signes culturels hétéroclites dans une esthétique cohérente. La *constitution d'un style* produit ainsi l'identité singulière d'une sous-culture tout en allouant implicitement une gamme structurée de pratiques d'*être-au-monde* (Hall et Jefferson 1976: 42). Paul Willis institua la notion d'*homologie* (Willis 1978) pour qualifier cet agencement de valeurs, de styles de vie, de revendications identitaires ou de formes d'expression artistiques ou vestimentaires rattachées à un sous-groupe défini.

Par conséquent, les biens de consommation courants ne suffisent pas à produire un style. Pour cela, ils doivent être *re-signifiés* (Hall) à travers diverses procédures de détournement et de transformation. Certaines sous-cultures se distinguaient en *empruntant* et en *combinant* des codes déjà existants. D'autres y parvenaient en *fétichisant* un objet au point de lui donner de nouvelles significations. D'autres encore s'arrangeaient pour *inventer* des codes ou des termes totalement abscons pour le profane. Dans *Subculture: the meaning of style* (1979), Dick Hebdige pousse cette argumentation à son paroxysme en relevant notamment les différentes formes de *bricolage* à travers lesquelles des objets banals sont détournés de leur signification première pour se transformer en symboles de solidarité. En adaptant des cadres de lecture sémiologique à l'interprétation des *styles*, le best-seller d'Hebdige amplifia la part de créativité accordée aux sous-cultures. Il inaugura une tradition de recherches centrée sur l'analyse des connotations diverses rattachées à chaque style.

Hall aimait insister sur le caractère foncièrement contingent des cultures populaires. Ce qui pouvait constituer un signe de résistance à un moment donné était facilement incorporé dans le *mainstream* l'année suivante. A chaque fois, des procédures *re-signifient* un objet, un vêtement ou un mot dès qu'il est réinjecté dans le circuit subculturel. A l'instar de l'hégémonie qui fonctionne selon des «équilibres mouvants» (Gramsci), les styles sont continuellement soumis à la précarité des compromis. Comme tout rituel de résistance, le recours à la stylisation occasionne des processus constants de négociation sans jamais apporter de réponses définitives aux questions de classes. En produisant des relations imaginaires avec les conditions d'existence réelles et en posant la contingence des genres comme un exercice de style, les sous-cultures constituent des luttes symboliques qui sont *prédestinées à échouer* (Hall et Jefferson 1976: 3).

Toujours une nouvelle vague

When [the members of the CCCS] come to define «subculture», they position the media and its associated processes outside, in opposition to and after the fact of subculture. In doing so, they omit precisely that which clearly delineates a «subculture», for labelling is crucial to the «insiders» and outsiders views of themselves. (Thornton 1996: 119)

Ces travaux ont suscité de nombreux commentaires notamment en ce qui concerne l'omniscience et les limites de cette rhétorique orthodoxe ou l'occultation des questions de genre. A ce titre, avec *Girls and subcultures: an exploration* (1976), Angela McRobbie et Jenny Garber (1976) ont d'emblée relevé le manque d'attention apporté à la place des femmes dans l'analyse des sous-cultures. En s'attardant exclusivement sur les phénomènes observables dans l'espace public, ces recherches, dans leur ensemble, occultaient la part active des filles ou des jeunes femmes dans la sphère domestique (McRobbie 1990: 68). Par la suite, à travers de nombreuses études, Angela McRobbie a contribué à rendre plus manifeste le rôle de la *filles manquante*. Une de ses principales objections tient au fait paradoxal que les adolescentes privilégient avec une constance étonnante des valeurs considérées comme *féminines* telles que la romance, la mode ou la beauté. Du même coup, plutôt que d'affirmer des velléités de résistance, Angela McRobbie observait que les styles et les rituels subculturels adoptés par les filles tendaient à accentuer certaines formes d'oppression.

Dans *Resistance*, certains auteurs s'intéressaient déjà aux *points de convergence* et aux échanges culturels entre les communautés caribéennes, africaines et européennes. Iain Chambers s'intéressait à l'usage des musiques afro-américaines dans les films anglais, alors que Dick Hebdige focalisait son attention sur les relations interraciales au sein de diverses scènes musicales de l'Est londonien. Ces problématiques sont radicalisées par Paul Gilroy dans *There ain't no black in the Union Jack* (1987). Il y décrit l'émergence d'une politique de

résistance inspirée par une esthétique tirée du reggae et une philosophie syncrétique mélangeant le rastafarisme à une relecture du militantisme afro-américain. Durant les années 1970, dans un contexte de répression policière et de racisme accru, cette attitude oppositionnelle atteint les «dimensions d'un mouvement social» qui culmine avec les émeutes du début des années 1980 (Gilroy 1987: 198), moment transitoire qui marque le déclin de l'hégémonie rastafari auprès des membres de la diaspora noire de Grande-Bretagne. Selon Gilroy, ce tournant est notamment exemplifié par l'emprise progressive du hip-hop afro-américain et du ragga, deux courants musicaux qui, en formatant des modes de résistance stéréotypés, ont profondément érodé la diversité des solidarités et des revendications identitaires antérieures (Hall 2006: xxiv).

L'émergence, sur le plan théorique, d'une *club culture* a notamment généré toute une gamme de relectures des styles et des rituels contemporains. Avec *Club cultures: music, media, and subcultural capital*, Sarah Thornton (1996) s'interroge notamment sur le rôle actif des médias dans la genèse des sous-cultures. Selon elle, leur mainmise a rendu toute quête d'authenticité totalement superflue. En se référant aux théories de Bourdieu sur la distinction, Sarah Thornton postule que l'acquisition d'un *capital subculturel* sert avant tout à démontrer une certaine familiarité dans des domaines réputés pointus. Les sous-cultures sont ainsi essentiellement définies à travers des processus de négociation *interne* qui peuvent aussi bien s'appliquer au skateboard, au tatouage, aux graffitis ou à des formes de socialité propres à certaines communautés virtuelles. Ces déterminations plus vastes amalgament les principes de fonctionnement des sous-cultures à celles en vigueur dans les *cultures underground*. Une dissolution relative qui rend obsolète le schéma de classe et les différentes catégories illusoire proposées par le CCCS.

Après les sous-cultures

Attempting to make connections, to trace the relationships among the everyday activities and expressions of certain groups of young people, broader cultural configurations and changing historical conjunctures, seems to us to be as valid now as it was 30 years ago. (Hall 2006: xxxi)

On peut douter de l'intérêt de revenir à une publication dont les analyses se révèlent, à bien des égards, quelque peu dépassées. En donnant une place privilégiée, voire exclusive, aux styles et aux formes d'expression les plus spectaculaires, les postulats du CCCS contredisaient manifestement les réalités socioculturelles de ce début de XXI^e siècle. De surcroît, la conception verticale et le ton dogmatique adoptés occultaient les diverses procédures à partir desquelles les acteurs concevaient et légitimaient leurs pratiques. Littéralement surexposées par une hypertrophie sémiologique, les sous-cultures de *Resistance through rituals* se présentaient souvent comme des entités cohérentes et homogènes dans lesquelles chaque problème, chaque aspiration, chaque choix étaient résolus à l'identique.

La principale critique faite au modèle proposé par le CCCS tient dans cette propension à neutraliser la contingence des activités quotidiennes au sein de ces groupes, situation qui a contribué à promouvoir une vision romantique et exacerbée de la résistance. Généralement évoqués à travers des systèmes de signes distinctifs, les individus se retrouvent amalgamés à des idéaux types qui, paradoxalement, les réduisent au silence. À bien des égards, ce modèle à la fois vertical et *héroïque* s'adapte difficilement à l'hétérogénéité et au caractère fluctuant des modes d'expressions juvéniles globalisés. Le déclin de certains idéaux politiques, l'évolution des chaînes musicales, l'uniformisation des styles vestimentaires, des loisirs récréatifs, bref la consommation spectaculaire du «jeunisme» a généré l'émergence d'un moment qui a singulièrement érodé la portée heuristique des théories du CCCS.

Tout au long des années 1980, l'ensemble des auteurs rattachés au CCCS ont d'ailleurs progressivement délaissé cette notion conflictuelle pour évoluer vers des modèles qui insistent sur la porosité et la coexistence de modes de vie hétéroclites.

En regard des mutations profondes qui ont affecté le paysage britannique, un bon nombre de chercheurs affiliés au CCCS ont formé une dissidence intellectuelle féconde face aux démantèlements provoqués par le néolibéralisme. C'est d'ailleurs à Stuart Hall qu'est dû le néologisme *thatcherisme*.

De l'*outsider* à l'*insider*

The aims of this book are therefore twofold. First, to uncover the subjective meanings, values and motives of those involved in style subcultures such as punk, goth, skinhead, hippy, etc. Second, to examine empirically certain contemporary claims about the implications of the «postmodern» for such subcultures. (Muggleton 2006: 5)

L'analyse des modes de résistances ostentatoires face à la culture parentale ou à l'hégémonie a été supplantée par des observations plus circonstanciées de divers mécanismes et des contradictions mises en œuvre au sein des sous-cultures. De même, la conception héroïque selon laquelle des sous-cultures authentiques et objectivement isolables seraient *recupérées* par le *mainstream* a également fait son temps. Aussi bien d'un point de vue des logiques de groupes que des trajectoires individuelles, cette *incorporation stylistique* est généralement envisagée sous l'angle de l'affirmation identitaire, de l'intégration sociale et de la coopération économique. Une situation qui reconsidère en profondeur tout idéal de «résistance».

Sous l'impulsion de la *club culture*, puis des *post-subcultures*, la plupart des recherches abordant la question à partir des années 1990 ont tenté d'inscrire l'analyse des sous-cultures dans des réalités plus concrètes. Toute une gamme d'explorations plus ou moins circonspectes ont rendu apparents certains phénomènes connexes comme le rôle joué par les nouveaux médias, l'observation détaillée d'activités banales, la prise en considération des émotions ou des différentes tactiques pour intégrer le marché du travail. Par l'entremise d'interviews ou d'expériences personnelles, ces diverses contributions cherchent également à comprendre de l'intérieur quelles étaient les conditions mobilisées pour acquérir le statut d'*insider*. A savoir, disposer d'une connaissance experte des lignes fluctuantes qui redéfinissent en permanence les attributs du cool.

A ce titre, les magazines ont joué une place déterminante dans la création, la diffusion et le déboulement de nouvelles tendances. A partir des années 1980, les styles et les modes de vie, qui étaient jusqu'alors partagés au sein de scènes urbaines spécifiques, commencèrent à susciter un intérêt marqué auprès d'un public toujours plus large. Une presse spécialisée *lifestyle* s'appliqua à promouvoir les valeurs et les esthétiques propres à certaines *niches* tout en jouant, dans de nombreux cas, un rôle d'arbitre dans la tyrannie du cool. Au vu de l'impressionnante tenue de cuir cloutée que porte David Muggleton sur la quatrième de couverture de son ouvrage *Inside subculture: the postmodern meaning of style*, l'étalage d'un capital symbolique constitue également un impératif pour les auteurs abordant ces questions.

Club culture, *post-subculture*, *subchannels*, ou *neo-tribes*, une nouvelle terminologie tente de spécifier le caractère diffus, hybride et fluide de «nouvelles tribus urbaines» aux noms toujours plus obscurs. Toutefois, à l'exception des travaux de Sarah Thornton, aucune étude n'a véritablement proposé un modèle susceptible d'apporter des éclairages originaux sur les mutations en cours. A défaut de poser des cadres de lecture inédits, les affirmations et les recombinaisons stylistiques contemporaines se résument bien souvent à des énumérations et à quelques infléchissements sémantiques. Motivées par un penchant à révéler sans relâche

de l'inédit, les analyses *post-sous-culturelles* renvoient plus à des formules de marketing qu'à une réelle volonté de produire des concepts opératoires. Par des inspections toujours plus intrusives, l'analyse des sous-cultures se confond de plus en plus avec la conception ou la circonscription de nouveaux marchés.

Traverser le spectre

From a cutting edge music artist, to a businessman on the cutting edge of the music industry; Paul Ballance has traversed the spectrum. Nights spent onstage alongside names such as Johnny Rotten have turned to days dealing on the business stage alongside big hitters like iTunes. (Stoneman 2007)

Du point de vue des trajectoires individuelles, l'acquisition d'un capital sous-culturel permet d'accroître ses chances dans l'accession au monde du travail. Accompagné ou non de titres scolaires, un capital sous-culturel élevé et des activités entrepreneuriales développées au sein des sous-cultures agissent souvent comme une plus-value en commençant une carrière professionnelle. Désormais, un passé de skateboarder ou de DJ, un savoir encyclopédique en matière de chaussures, des prétentions avortées de rock star ou un dos tatoué sont devenus des qualités privilégiées, voire même requises, pour envisager une carrière dans les médias, l'industrie musicale, la mode ou la communication. Il est tout à fait commun qu'une entreprise engage un employé en fonction de son *capital punk* ou de son *capital skate*.

A bien des égards, la création et la diffusion de modes d'expression par l'entremise d'Internet, ainsi que la mobilité accrue offerte par certaines technologies sans fil, a généré l'émergence de formes inédites de rassemblement et de politisation. L'avènement des blogs et des réseaux sociaux a contribué à redynamiser toute une gamme de réponses sous-culturelles. En offrant notamment une plateforme de choix aux *insiders*, ces connectivités ont permis l'approfondissement et la diversification des processus de légitimation. Alternative idéale au média mainstream, les blogs sont devenus des outils de prédilection pour réactiver ou initier un foisonnement de styles et de communautés *imaginaires*.

D'un point de vue plus radical, certaines activités sous-culturelles liées à Internet se présentent sous la forme de réseaux à la fois autonomes et interconnectés. Ces réseaux promulguent des modes de vie continuellement reconfigurés grâce à l'articulation entre des modes d'action localisés et une conscience politique globale. Les *hackers*, *crackers*, *warez*, *hacktivistes* et autres groupuscules altermondialistes propagent une gamme étendue de réponses susceptibles de subvertir par la bande les dérives capitalistes. Lorsqu'on se penche sur de telles dynamiques et pour autant qu'on élude les fluctuations inhérentes aux questions de styles, les sous-cultures restent un terreau propice à l'organisation de rituels de résistance. Toutefois, à l'opposé des modes rituels ostentatoires propres aux sous-cultures traditionnelles, la force de ces réponses tient dans leur caractère furtif et une aptitude foncière à se soustraire à tout regard objectivant.

Vers la fin des sous-cultures ?

If we ask whether class has disappeared as a meaningful category in thinking about the social order, the answer has to be a resounding «no». (Hall 2006: xvi)

En regard de ces nouvelles dynamiques, l'influence du CCCS dans l'étude des cultures juvéniles peut à bien des égards paraître un peu datée. Même si elles font désormais partie de l'histoire, ces analyses restent cependant indispensables pour appréhender le présent. L'ouvrage de Dick Hebdige, *Subculture: the meaning of style*, a été traduit pour la première fois en français en mai 2008, près de trente ans après sa réimpression. Signe d'une persistance admirable, depuis la publication de *Resistance through rituals*, chaque auteur abordant des questions liées aux modes juvéniles doit se positionner vis-à-vis des thèses proposées par Stuart Hall et son équipe. Dans la préface de la nouvelle édition de *Resistance through rituals*, Stuart Hall revient du reste sur cette destinée étonnante ainsi que sur le *torrent théorique* (Hall 2006: xi) qui a charrié les *cultural studies* durant ces trente dernières années. Même s'il nuance ses positions en regard du changement de contexte, il maintient que les mécanismes de classe continuent à avoir une influence prépondérante sur les trajectoires individuelles.

A la mémoire du Professeur Paul Beaud.

Bibliographie

- BECKER Howard. 1963. *Outsiders: studies in the sociology of deviance*. New York/Londres: Free Press of Glencoe.
- BENNETT Andy. 2000. *Popular music and youth culture: music, identity and place*. Londres: Palgrave.
- CHAMBERS Iain. 1985. *Urban rhythms: pop music and popular culture*. Londres: Palgrave.
- CLARKE John. 1976. «The skinhead and the magical recovery of community», in: HALL Stuart et Tony JEFFERSON, eds. *Resistance through rituals: youth culture in post-war Britain*. Londres: Routledge, pp. 99-102.
- COHEN Phil. 1994. *Rethinking the youth question*. Londres: MacMillan.
- COHEN Stanley. 2003 (1972). *Folks devils and moral panics*. Londres: Routledge.
- FOOTE WHYTE William. 1943. *Street corner society: the social structure of an Italian slum*. Chicago: University of Chicago Press.
- GILROY Paul. 1987. *There ain't no black in the Union Jack*. Londres: Routledge.
- HALL Stuart. 2006. «Once more around resistance through rituals», in: HALL Stuart et Tony JEFFERSON, eds. *Resistance through rituals: youth culture in post-war Britain*. Londres: Routledge, pp. vii-xxxiii.
- HALL Stuart et Tony JEFFERSON. 1976. «Subcultures, cultures and class», in: HALL Stuart et Tony JEFFERSON, eds. *Resistance through rituals: youth culture in post-war Britain*. Londres: Routledge, pp. 9-74.
- HEBDIGE Dick. 1979. *Subculture: the meaning of style*. Londres/New York: Methuen.
- MCRROBBIE Angela. 1990. «Settling accounts with subcultures», in: FRITH Simon et Andrew GOODWIN, eds. *On record: rock, pop and the written word*. Londres: Routledge, pp. 66-80.
- MCRROBBIE Angela et Jenny GARBER. 1993 (1976). «Girls and subcultures: an exploration», in: HALL Stuart et Tony JEFFERSON, eds. *Resistance through rituals: youth culture in post-war Britain*. Londres: Routledge.
- MUGGLETON David. 2006 (2000). *Inside subculture: the postmodern meaning of style*. Oxford/New York: Berg.
- PROCTER James. 2004. *Stuart Hall*. Londres: Routledge.
- STONEMAN Justin. 2007. «From punk to profits». *The Independent* (Londres), 29 mars.
- THORNTON Sarah. 1996. *Club cultures: music, media, and subcultural capital*. Hanovre: University Press of New England.
- THORNTON Sarah et Ken GELDER. 2005 (1997). *The subcultures reader*. Londres/New York: Routledge.
- WILLIS Paul. 1978. *Profane culture*. Londres: Routledge et Kegan Paul.

AUTEURS

Howard S. Becker, vit et travaille à San Francisco

Katri Burri, conservatrice, Fotogalerie CoalMine, Winterthur

Claire Calogirou, Institut d'études méditerranéenne et européenne comparative -
CNRS / Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée

Gianni D'Amato, directeur du Forum Suisse pour l'étude des migrations et
de la population, Université de Neuchâtel

Ismaël Ghodbane, doctorant, Institut de psychologie et éducation,
Université de Neuchâtel

Olivier Guéniat, chef de la police de sûreté neuchâteloise, Neuchâtel

Denis Jeffrey, professeur, Université Laval, Québec

Aymon Kreil, assistant, Institut d'ethnologie, Université de Neuchâtel

David Le Breton, professeur de sociologie, Université Marc Bloch, Strasbourg

Virginie Milliot, maître de conférences, Département d'ethnologie,
Université de Paris X-Nanterre

Alain Müller, assistant, Institut d'ethnologie, Université de Neuchâtel

David Rossé, doctorant en sociologie, Université de Lausanne et Centre d'études des
mouvements sociaux à l'Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris

Franz Schultheis, professeur, Département de sociologie, Université de St-Gall

Jean-Marie Seca, maître de conférences, membre du Laboratoire de management
LAREQUOI, Université de Versailles-Saint-Quentin (France)

Marc Tadorian, ethnologue, Bienne

Joël Vacheron, sociologue et journaliste, Londres

Tania Zittoun, professeure, Institut de psychologie et éducation, Université de Neuchâtel

L'exposition *La marque jeune* et le livre qui l'accompagne trouvent leur origine dans un désir exprimé par l'équipe du MEN de réexaminer à la fois diachroniquement et synchroniquement la constitution et l'évolution sociale du «phénomène jeune», s'inscrivant ainsi dans la tradition de déconstruction des catégories culturelles et sociales qui caractérise une partie des expositions mises en scène à Neuchâtel depuis le début des années 1980 (*Le corps enjeu*, 1983; *Des animaux et des hommes*, 1987; *Les ancêtres sont parmi nous*, 1988; *Les femmes*, 1992; *Natures en tête*, 1996; *L'art c'est l'art*, 1999; *Figures de l'artifice*, 2006). La période s'y prêtait, vu les nombreuses commémorations suscitées par le quarantième anniversaire de mai 1968, et ce dans un climat de diabolisation croissante d'une partie de la jeunesse, tant en Suisse qu'en France.

Sur les traces de *La marque jeune*, l'équipe du MEN aborde ainsi les relations complexes qui s'instaurent entre la jeunesse, la contestation et la consommation. Elle interroge le discours d'insécurité qui prévaut actuellement à l'aune des événements qui se sont produits depuis les années 1950 et des commentaires pour le moins répétitifs qu'ils ont suscités. Elle formule l'hypothèse que, loin de provoquer le chaos, la rébellion récurrente des plus jeunes contribue à dynamiser la société dans son ensemble. Elle souligne également l'importance paradoxale des figures de la révolte et des rites de refus non seulement sur le plan de la consommation culturelle, dont ils sont manifestement l'un des moteurs principaux, mais également sur celui de la socialisation et de l'intégration sociale.

Une quinzaine d'auteurs ont répondu à l'invitation visant à enrichir notre réflexion par des collaborations extérieures. Leurs contributions ont été intégrées dans l'espace conceptuel qui leur convenait le mieux. Elles offrent un prolongement immédiat et une relance bienvenue aux diverses thématiques abordées dans l'exposition. Le présent ouvrage offre ainsi tout à la fois un compte rendu, un catalogue et un recueil d'articles.